

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Antiquités de l'Alsace ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut- et du Bas-Rhin

Départ. du Bas-Rhin

Schweighaeuser, Jean Geoffroy

Mulhouse, 1828

Argentoratum

[urn:nbn:de:bsz:31-341685](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-341685)

ARGENTORATUM.

Le cours de la Bruche sillonne la chaîne des Vosges par une large vallée, et au nord un rideau de collines l'accompagne jusqu'auprès de Strasbourg, où elle se jette dans l'Ill. Nous la traversons pour nous occuper des monumens et de l'histoire de cette importante cité, en commençant par l'ancien *Argentoratum*, dont elle renferme l'emplacement.

Nos chroniques du moyen âge rattachent les origines de cette ville à la colonie fabuleuse conduite par un fils de Ninus, à laquelle on attribuait alors la fondation de Trèves. Plusieurs écrivains modernes n'en font remonter le premier établissement qu'aux forts construits sur le Rhin par Drusus, ou même en rabaissent l'époque jusqu'après le règne de Trajan; mais le nom d'*Argentorat* paraissant être d'origine celtique, il est probable que ce lieu fut habité dès avant la conquête des Romains. Ce n'est cependant que par des étymologies fort hasardées qu'on a cru trouver dans la langue gauloise la signification de chaque syllabe de ce nom, et qu'on y a vu *une place forte située auprès du passage d'une rivière*.

Quoi qu'il en soit, il est du moins hors de doute que cette ville a joui de quelque célébrité dès la première moitié du 2.^e siècle de l'ère chrétienne, époque où Ptolémée lui a accordé une place dans sa Description générale de la terre : il joint à son nom l'indication d'une station de la 8.^e légion, qui, tant d'après le sens rigoureux de son texte, que d'après la situation des principaux vestiges qu'elle a laissés, paraît ne pas avoir été dans l'intérieur, mais seulement à proximité de la ville. C'est une preuve de plus de ce que l'existence de celle-ci était indépendante des établissemens militaires des Romains. On voit par les itinéraires anciens que plusieurs grandes routes passaient ou aboutissaient à *Argentoratum*, et ce lieu est figuré sur la carte théodosienne comme une ville du premier rang. Elle était dès l'an 346 la résidence d'un évêque, qui a signé les actes du concile de Cologne sous le nom d'*Amandus, episcopus Argentinensium*. Dès-lors cette ville portait donc aussi le nom d'*Argentina*, devenu d'un usage plus fréquent dans le moyen âge. Onze ans plus tard, elle fut illustrée par l'éclatante victoire de Julien sur les *Alemanni*. Ammien Marcellin et Libanius, auteurs contemporains, nous ont laissé sur ce fait d'armes, à la suite duquel Julien fut proclamé Auguste, des détails intéressans, dont l'application à nos localités a été discutée par nos écrivains les plus ingénieux. L'opinion la plus vraisemblable me paraît être que les avant-postes des ennemis furent rencontrés sur les hauteurs de Schiltigheim; que le fort de la mêlée (où l'on nous parle d'une embuscade cachée sous un aqueduc, dans un terrain marécageux et couvert de roseaux) eut lieu dans les basses-terres situées entre ce rideau et l'Ill; enfin, que les *Alemanni* furent culbutés dans le Rhin un peu au-dessous de l'endroit où s'y jetait alors cette rivière, et qui peut avoir été un peu plus rapproché de la ville qu'il ne l'est aujourd'hui.

Ammien appelle *Argentoratum* (qu'il écrit *Argentoratus*) un *municipium*. En effet, ses habitans ont dû recevoir, dès le règne de Caracalla, avec tout l'empire, le

droit de citoyens romains, que suppose cette dénomination. Il est probable aussi que, vers 368, ses fortifications furent augmentées, avec celles des autres villes du Rhin, par Valentinien I.^{er} Enfin, l'on voit, par la *Notitia imperii occidentalis*, que, vers les derniers temps de cet empire, cette cité était gouvernée par un comte particulier, et possédait, seule parmi toutes les villes des Gaules, une manufacture d'armes de tout genre. Mais cet état de prospérité fut de peu de durée, et cette ville est nominativement comprise parmi celles dont une lettre contemporaine, écrite par S. Jérôme, nous apprend qu'elles furent saccagées par les barbares, dès l'an 407.

Le reste de ce siècle, jusqu'à la victoire de Clovis, en 496, est l'époque la plus obscure de notre histoire. Schœpflin pensait que, dès les premières années de cette grande invasion, les *Alemanni* avaient occupé exclusivement cette frontière, et il se refusait à croire qu'*Argentoratum* fut repris par les Romains et ravagé de nouveau par Attila. Dans une dissertation spéciale sur l'histoire ancienne de cette ville, son savant disciple, Lorentz, admet et ce dernier désastre et une occupation antérieure de nos contrées par les Bourguignons, expulsés par Aëtius : il rentre cependant dans l'opinion de son maître quant à la seconde moitié de ce siècle, où il croit également que cette frontière fut occupée par les seuls *Alemanni*.

Des dévastations si multipliées ne laissèrent subsister aucun édifice, et encore au commencement du 8.^e siècle on voyait l'emplacement où fut alors fondée l'abbaye de Saint-Étienne couvert de ruines, qu'on croit avoir été celles du palais du comte. Les fondations seules des murs de l'enceinte ont résisté à la destruction, et c'est sur ces mêmes fondations que Clovis et ses successeurs paraissent avoir rétabli de nouveaux murs. C'est ainsi que nos anciennes chroniques ont pu, tout en confondant les deux constructions, nous indiquer pourtant la véritable direction du mur romain, dont les infatigables recherches de Silbermann ont fait reconnaître en un grand nombre d'endroits des restes souterrains. Leur épaisseur est de onze pieds, et ils se dirigent de l'emplacement de Saint-Étienne, baigné par l'Ill, vers celui des anciens greniers de la ville, vis-à-vis du Théâtre, direction dans laquelle l'antiquité de ces murs a été constatée de plus par un grand nombre de médailles romaines trouvées à leur proximité. De ce point ils tournent à angle droit vers le coin nord-ouest de la place du Temple-Neuf, où ils font de nouveau un angle pareil (dont on a pu remarquer que la pointe était arrondie), pour rejoindre la rivière auprès des grandes Boucheries. Cette enceinte formait un quadrilatère assez régulier, renfermant un espace d'environ deux cent quarante mille mètres carrés. Je crois qu'il faut attribuer aux restitutions postérieures les autres murs, surmontant celui de onze pieds, que Silbermann croyait provenir de réparations exécutées par les Romains eux-mêmes.

On n'a découvert dans l'intérieur de cet espace qu'un assez petit nombre de monumens antiques. Ce sont quelques fragmens d'inscriptions déterrés parmi les fondations mêmes des murs, et dont Silbermann a rendu compte dans son *Histoire locale* : un fragment d'une inscription en l'honneur de Julien, qu'on voyait autrefois auprès de l'église de Saint-Étienne : un bas-relief, d'un travail fort grossier, représentant un guerrier, et portant l'inscription de *Lepontius*, trouvé auprès de la rue

Brûlée, et conservé aujourd'hui dans notre cabinet d'antiquités : des briques et des médailles romaines, découvertes auprès du *coin pointu*; enfin, une statue d'Hercule en pierre, placée derrière l'étage inférieur de la façade de notre cathédrale, du côté du nord. Le petit Mars qu'on voyait autrefois sur la plate-forme de cet édifice, et qui fut cédé depuis à Schœpflin, est évidemment moderne. Specklin parle d'une autre statue d'Hercule, exécutée en bronze, qu'on conserva jusqu'en 1525 dans une chapelle de cette église : il ajoute qu'on donnait à ces idoles le nom de *Krutzmann*, qu'il explique par dieu de la guerre; mais il nous avertit lui-même que le dessin qu'il en a tracé, ne l'a été que d'après les descriptions qu'on lui en avait faites, cette figure ayant disparu avant qu'il ne fût né. Schœpflin croyait qu'une statue d'Hercule, également en bronze, découverte, en 1682, sur l'emplacement du couvent des Grands-Capucins, était différente de celle-ci. Je pense, avec Lorentz, qu'elle pourrait fort bien avoir été la même, et j'ajouterai que, d'après la gravure qu'en a donnée Schœpflin (car la statue elle-même fut transportée à Paris, et l'on assure qu'elle a passé depuis en Angleterre), elle me paraît d'une antiquité douteuse. C'est là cependant le seul monument découvert entre l'enceinte décrite plus haut et le Rhin, côté vers lequel, selon Schœpflin et Grandidier, la ville antique, au lieu d'être bornée par l'Ill, se serait étendue beaucoup plus loin.

Au sud-ouest des murs anciens, et non loin de la direction probable de la route romaine du Haut-Rhin, on a déterré, de l'autre côté de la rivière, auprès du temple de Saint-Nicolas, un grand nombre d'urnes cinéraires, et des tombeaux épars de différens genres furent découverts depuis ce point jusque vers l'endroit où l'Ill entre dans nos fortifications actuelles.

Du côté du nord, d'où partait la route de Mayence, une petite statue en bronze, représentant Jupiter foudroyant, fut trouvée auprès du Broglie; des médailles du même métal furent retirées des fondations de la nouvelle Maison de Justice et de celles d'une des premières maisons du faubourg de Pierres; quelques-unes en or ont été trouvées dans le terrain de la Finckmatt : une urne cinéraire a été déterrée auprès de la porte de Pierres; et des armes antiques, des débris de murs, et des médailles d'or et d'argent furent recueillies entre cette porte et celle de Saverne.

Au nord-ouest on a découvert, à peu de pas de l'enceinte, un tombeau construit en briques; au bas de la place d'Armes, plusieurs médailles; dans la rue Thomas, un autre tombeau; et auprès de la grande batterie élevée devant la porte de Saverne, un grand nombre de médailles. On m'assure aussi qu'un Mercure en bronze, représenté en dieu des exercices gymnastiques, qui m'a été vendu il y a quelques années, provenait de ce dernier emplacement. C'est vers ce lieu que semble s'être dirigé un aqueduc antique, consistant en deux rangées de gros tuyaux en terre cuite, dont on peut suivre les traces depuis les environs du village de Hürtigheim jusqu'en-deçà d'Oberhausbergen : peut-être y avait-il sur ce point une palestine ou quelque autre établissement de ce genre.

Mais les découvertes de tombeaux antiques, souvent recouverts de *tumuli*, se multiplient de plus en plus à mesure que l'on s'avance de ce point vers l'ouest, et elles

abondent surtout autour de l'emplacement de la porte Blanche. C'est là que passait anciennement, comme l'usage s'en est rétabli depuis quelque temps, la grande route de nos communications avec l'intérieur des Gaules. La porte de la ville romaine où aboutissait cette route, était située auprès de la rue Mercière d'aujourd'hui. Presque vis-à-vis de cet emplacement on a découvert (sous les maisons qui forment le coin de la rue des Serruriers et de celle de l'Épine) les fondations de trois tours, renfermant des briques, des creusets, et d'autres objets paraissant indiquer un établissement d'industrie : c'était peut-être la manufacture d'armes, qu'on avait environnée de fortifications particulières, parce qu'elle se trouvait en dehors de l'enceinte. Selon une tradition recueillie par Specklin, un autre château fortifié, dont l'on faisait remonter l'origine aux temps les plus reculés, était situé sur l'emplacement actuel du temple de Saint-Thomas; et, en 1772, la construction des édifices du quai de ce nom a fait découvrir d'antiques fondations, consistant en grosses pierres carrées. Notre *Grand rue* actuelle paraît avoir remplacé, du moins dans une partie de sa direction, l'ancienne grande route. C'est à son extrémité qu'est située l'église de Saint-Pierre le vieux, dont, selon la tradition, la première origine remonte jusqu'à S. Materne. Non loin de là on a découvert un vase antique en terre cuite, portant une inscription que Schœpflin lit *bellus suavis*. Au faubourg Blanc on vient de déterrer deux grandes amphores, sous l'ancienne tribu des jardiniers; et, tant en 1767 que de nos jours, on a découvert, en nivelant une colline appelée *Michelsbühl*, des monceaux de monumens funèbres de différens genres, accompagnés d'une épitaphe intéressante et d'un grand nombre de vases de verre de formes très-variées. Sur la gauche de ce faubourg, une centaine d'urnes antiques ont été retirées de terre en 1598, lorsqu'on éleva le rempart de Sainte-Marguerite, auprès duquel la rivière entre dans nos fortifications. Il est assez remarquable que, dès avant cette découverte, une tradition, rapportée par Specklin, qui à la vérité la rejette, plaçait dans ces environs une cour de justice d'Arioviste, et plus tard des rois *alemanniques*. Tant des deux côtés, qu'en dehors de la porte Blanche, on a trouvé, à différentes époques, une grande quantité d'urnes cinéraires et de cercueils, soit en pierre, soit en briques, portant la marque de la 8.^e légion : dans l'un des premiers (découvert du temps de Specklin), il y avait deux bustes et une inscription où l'on put reconnaître le nom de Licinius. Encore, il y a peu de mois, on déterra, non loin de cette porte, un cercueil en pierre, où le squelette était accompagné d'une médaille en or de Constant I.^{er} et d'une coupe de verre blanc, artistement engagée dans une sorte de corbeille ou de filet de verre colorié, du travail le plus délicat; autour du bord, ce vase précieux, dont malheureusement ce côté a été fracturé, porte une inscription, également exécutée en verre de couleur, qui semble prouver qu'on l'avait présenté à l'empereur Maximien. A environ cinq cents mètres plus loin, des fortifications élevées en 1815, autour d'une petite maison de campagne, ont fait découvrir un grand nombre d'urnes cinéraires, accompagnées de flacons de terre cuite, qui paraissent avoir renfermé des liquides offerts en sacrifice aux mânes. Près de là, des fouilles, ordonnées par M. le maire de Strasbourg, ont fait reconnaître des puits

carrés de vingt-deux pieds de profondeur, et l'on a retiré de la terre meuble qui les remplissait, des débris de monumens en pierre, des médailles, des fragmens de vases, ornés de figures en relief, et quelques instrumens en ivoire. Ces lieux sont sur le terrain de l'ancien village de Königshofen, où les rois francs avaient un palais, et où Specklin place cette cour de justice des rois *alemanniques* dont il vient d'être parlé. Enfin, un champ qui avoisine l'ancienne Chartreuse, située dans la même direction, à environ une demi-lieue de la ville, est jonché de briques romaines portant la marque de la 8.^e légion et de tombeaux construits de ces briques. La coupe régulière du bord de ce terrain, du côté de l'ancien lit de la Bruche, des restes de fossés qui l'avoisinent, et sa position favorable pour l'observation du pays, pourraient faire croire que ce fut là l'établissement principal de cette légion : peut-être cependant n'en était-ce que la briqueterie et un poste avancé; car la grande quantité de tombeaux en pierre rend plus probable encore que sa station principale était auprès de l'emplacement actuel de la porte Blanche.

Il résulte de toutes ces découvertes, que, si nous ne pouvons voir dans *Argentoratum* une forteresse construite sur le Rhin, et si l'espace renfermé dans ses murs était peu considérable, cette ville n'était du moins étrangère à aucun genre d'industrie, et que les centres de population qui s'y rattachaient, s'étendaient, surtout dans la direction de l'intérieur des Gaules, à une grande distance de son enceinte.

STRASBOURG.

La ville restituée sur l'emplacement d'*Argentoratum* par les rois francs, fut appelée *Stratabourg* ou *Strasbourg*. La meilleure étymologie qu'on ait donnée de ce nom, le dérive de la voie romaine (*via strata*, *Strasse*), le long de laquelle paraissent avoir habité de préférence les *Alemanni*, qui répugnaient à se renfermer dans des murs. La tradition attribuée à Clovis lui-même la première construction de notre cathédrale. Grégoire de Tours nous apprend qu'en 589 Childebert II s'arrêta avec la reine-mère et la reine dans la banlieue de cette ville. On peut conclure de ce séjour que dès-lors les rois d'Austrasie avaient un palais à proximité de son enceinte, et il y a quelque raison de croire, avec Silbermann, que ce premier palais était situé sur le même emplacement du temple de Saint-Thomas où nous avons signalé à l'article précédent une fortification des temps antérieurs.

Au siècle suivant, Strasbourg eut deux évêques célèbres, S. Arbogaste et S. Florent. Selon le témoignage unanime de nos anciens auteurs, ils jouissaient l'un et l'autre d'une haute faveur auprès du roi Dagobert I.^{er} S. Arbogaste obtint de lui des donations considérables pour son évêché; S. Florent, pour le monastère de Haslach et pour celui de Saint-Thomas, qui, selon Specklin, fut établi dans le palais dont il vient d'être parlé. Depuis la découverte du règne de Dagobert II, on s'est plu à rapporter à ce roi, ignoré pendant long-temps de tous les historiens, et qui ne gouverna que pendant cinq ans, toutes les générosités envers nos églises, attribuées auparavant à son aïeul. Mais, dans l'esquisse d'une histoire de Strasbourg, laissée